

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 67, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1024243ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1024243ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harvey, F. (2013). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (67), V–IX.
<https://doi.org/10.7202/1024243ar>

Présentation

Le numéro 67 des *Cahiers des Dix* offre à ses lecteurs de nouveaux résultats de recherche dans plusieurs domaines : l'humour chez les Montagnais du XVII^e siècle, l'influence de l'idéologie du *Manifest Destiny* américain au Québec dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la vie quotidienne des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau à travers leurs journaux personnels, la paroisse catholique comme structure d'encadrement social et religieux dans le quartier Limoilou à Québec au cours de la première moitié du XX^e siècle et, enfin, une biographie du pianiste et compositeur québécois Auguste Descarries (1896-1958).

Abordant le thème de l'humour « sauvage » chez les Montagnais au début du XVII^e siècle, Bernard Andrès se demande à quel impératif la recherche de la drôlerie répond-t-elle dans la recherche du réel. Pour illustrer son propos, il analyse la pénible expérience vécue par le jésuite Paul Le Jeune qui a hiverné chez les Montagnais au cours de 1633-1634 dans le but de les convertir à la foi catholique en apprenant leur langue. Pour ce faire, il espérait pouvoir compter sur l'aide de Pastedechouan, un Montagnais baptisé mais apostat, qui avait séjourné cinq ans en France avant de revenir chez les siens. Mais Le Jeune se heurte à un refus de collaboration de sa part ainsi qu'à l'hostilité du sorcier Carigonan, le frère de Pastedechouan. Dans ses tentatives d'apprentissage de la langue montagnaise, le missionnaire doit essuyer la moquerie et l'humiliation de ses hôtes. Selon Bernard Andrès, il faut voir dans cette absence de communication une stratégie de la part de ce peuple nomade pour défendre sa vision du monde et ses propres mythes contre l'envahissement d'une apologétique chrétienne qui leur est totalement étrangère. En somme, comme le souligne Andrès, les Montagnais n'avaient guère que l'insouciance et la dérision à opposer au missionnaire qui, de son côté, n'arrivait pas à comprendre leur univers, compte tenu de ses référents culturels européens.

L'article signé conjointement par Louis-Georges Harvey et Yvan Lamonde explore un chemin peu fréquenté par l'historiographie québécoise: celui de

l'influence de l'idéologie du « destin manifeste » américain sur la pensée de Louis-Joseph Papineau et de son fils Amédée. Cette idéologie repose sur l'idée que les États-Unis ont été désignés par la Providence pour répandre l'idéal démocratique sur le continent nord-américain et ailleurs dans le monde. Les origines de ce millénariste remonte à l'époque du renouveau évangélique des années 1730-1740, qualifié de *First Great Awakening*. Jusque-là plus ou moins implicite, l'idée d'un *Manifest Destiny* prend la forme d'une véritable idéologie politique dans le contexte des années 1830 et 1840. Le Newyorkais John L. O'Sullivan, un proche du président Martin Van Buren, fonde en 1837 la *Democratic Review*, une publication qui reflète les idées du *Democrat Party* alors au pouvoir. Les débuts de la revue coïncident avec les Rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada. Dans ses articles qui commentent les événements, O'Sullivan se montre sympathique à la cause des Patriotes. La situation canadienne lui permet, par ailleurs, de clarifier sa pensée en regard du caractère démocratique des sociétés du Nouveau Monde et sur l'inévitable déclin des empires européens et des formes politiques aristocratiques qu'ils y perpétuent. Si la position de neutralité du président Van Buren lui interdit de prôner une intervention américaine dans les affaires canadiennes au nord, il en va autrement en ce qui concerne les affaires mexicaines au sud. C'est dans le contexte de l'annexion du Texas (1845), de la guerre américano-mexicaine (1846-1848), puis de l'annexion du Nouveau-Mexique, de la Californie et enfin de l'Oregon britannique qu'il formule son idéologie du *Manifest Destiny*, avec sa double composante démocratique et territoriale.

Alors réfugiés en Nouvelle-Angleterre, puis à New-York après l'échec de la Rébellion de 1837, Louis-Joseph Papineau et son fils Amédée fréquentent les élites politiques américaines, en plus d'être des lecteurs assidus de la *Democratic Review*. Admirateurs inconditionnels du modèle américain de société démocratique et égalitaire, le père et le fils, chacun à sa manière, n'envisagent rien de moins, selon Harvey et Lamonde, « que l'émergence d'une nationalité colombienne à l'échelle du continent américain ». Un État du Québec, constitué de l'ancien Bas-Canada, serait alors intégré à cette nation colombienne à dominante anglo-saxonne où les Canadiens français devraient se résoudre à une inévitable assimilation afin de jouir des bénéfices d'une société démocratique. À l'opposé de cette vision continentaliste à laquelle adhère Louis-Joseph Papineau à partir de 1854, on trouve celle du journaliste Étienne Parent qui émet l'idée d'une vocation spécifique possible à caractère culturel pour les Canadiens français en Amérique du Nord. Cette idée, reprise à sa façon par François-Edme Rameau de Saint-Père dans son livre *La France aux colonies* (1859), sera adoptée par d'autres penseurs canadiens-français par la suite sous la forme d'une « mission providen-

tielle » : celle de la vocation catholique de la race française en Amérique, comme contrepartie au modèle « matérialiste » anglo-saxon.

Jocelyne Mathieu, pour sa part, poursuit son étude des journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau amorcée dans le numéro précédent des *Cahiers des Dix*. Dans le présent texte, elle propose de mettre en lumière la manière de vivre et de penser de ces jeunes filles de l'époque victorienne. La période relatée par l'un ou l'autre de ces journaux de Flore, Henriette et Éliza couvre, en effet, les années 1855 à 1876. Pour Flore et Henriette qui demeurent chez leurs parents, le cadre de la vie quotidienne se situe tantôt à Québec, tantôt à Montréal, en fonction des responsabilités administratives et politiques de leur père, nommé surintendant de l'Instruction publique sous le régime de l'Union, puis premier ministre de la province de Québec en 1867.

À travers les faits de la vie quotidienne notés dans les journaux de Flore et d'Henriette, on peut déjà observer certains comportements rattachés au « vivre en ville » avec ses itinéraires, ses habitudes de consommation dans les magasins et ses valeurs. Mais comment occuper son temps pour ces jeunes filles issues d'un milieu bourgeois? Comme la religion et la morale occupent une place centrale dans la vie des Chauveau, le couvent devient un pôle de vie et d'activités aussi important que celui de la famille. Dans ces journaux de jeunesse, on trouve peu de place pour l'introspection. Cependant, on ne peut qu'être frappés par une certaine mélancolie qui s'en dégage. Comme le souligne Jocelyne Mathieu, l'ennui fait partie de leur vie de jeunes filles qui le considèrent comme inévitable, tout en l'acceptant dans un esprit de sacrifice. L'influence de leurs « tantes » religieuses semble peser lourd dans l'expression de leur esprit tourmenté. Ici, point de révolte, mais plutôt un refoulement du moi. Quant aux mondanités liées aux fonctions de leur père, les filles Chauveau les acceptent comme normales dans les circonstances, sans pour autant y prendre goût.

Gilles Gallichan s'intéresse au rôle historique - aujourd'hui plus ou moins oublié - de la paroisse catholique comme structure d'encadrement social et religieux. Son article est consacré aux différentes paroisses qui ont été créées dans le quartier Limoilou, une nouvelle banlieue de Québec. Entre 1897 et 1959, au fil du développement du quartier, on peut constater le lien étroit qui s'établit entre la paroisse et l'école sous l'égide du clergé et des communautés religieuses, puisque tout le domaine de l'éducation primaire et collégial relève alors de l'Église catholique. Cette osmose va contribuer à définir les balises morales et culturelles de la société limouloise. Viennent s'ajouter diverses institutions, groupements et moyens de communication : les caisses d'épargne, les centres de loisir, les associations étudiantes, religieuses ou nationales, les œuvres de charité, les bulletins de paroisse

et les journaux de quartier. Il est aussi intéressant de noter que les rites de passage religieux comme la préparation aux sacrements, la première communion, la confirmation et la communion solennelle sont autant l'affaire de l'école que de celle de la paroisse et de la famille. Gilles Gallichan considère que le cas des paroisses de Limoilou représente un microcosme du Canada français au cours de la première moitié du XX^e siècle. Il ajoute que le modèle de la paroisse rurale a été transposé en milieu urbain pour encadrer les jeunes familles récemment émigrées de la campagne. Toutefois, le clergé a dû déployer beaucoup d'efforts afin que la vie paroissiale retarde le plus possible l'intégration à la ville de Québec toute proche, considérée comme une source de danger moral.

Marie-Thérèse Lefebvre nous fait redécouvrir le pianiste et compositeur Auguste Descarries (1896-1958), un artiste jusqu'à récemment oublié de l'histoire de la musique au Québec et au Canada. Cette biographie inédite permet de reconstituer les grandes étapes de sa formation à Montréal et à Paris, puis de suivre les aléas de sa carrière, une fois revenu au pays. Boursier du prix d'Europe en 1921, c'est le milieu musical de la communauté russe établi à Paris qu'il fréquente durant les neuf ans de son séjour en France. Auparavant, ses années de formation musicale au Québec l'avait sensibilisé au courant romantique russe grâce à son mentor principal, le pianiste Alfred Laliberté. Parmi les compositeurs russes qui exercent une influence sur lui, mentionnons Nicolas Medrner et Alexandre Glazounov. Selon Marie-Thérèse Lefebvre, tous les musiciens que fréquente Descarries appartiennent à une génération « qui partagent une même vision de l'art musical, influencée par la beauté de la musique religieuse orthodoxe, et très éloignée de l'orientation moderne que représentent alors Igor Stravinsky et Serge Prokofiev ». Il faut donc considérer Auguste Descarries comme l'héritier d'une double formation : celle de pianiste dans la lignée de l'école de Franz Liszt et celle de compositeur dans la tradition romantique beethovénienne poursuivie par certains compositeurs russes.

Rentré au pays en 1929, Descarries subit, comme bien de ses compatriotes, le choc culturel des « retours d'Europe ». Le compositeur et le pianiste de concert qui espérait faire une carrière de virtuose constate les horizons limités du milieu québécois, en comparaison avec le riche milieu artistique parisien. Il se tourne alors vers la radio, le répertoire de musique de chambre et l'enseignement de la musique dans diverses institutions. Ces activités professionnelles ne l'empêchent pas de composer plusieurs œuvres dont *Rhapsodie canadienne* (1927). L'absence d'une tradition d'édition musicale au Québec explique, pour une bonne part, le fait que les œuvres de Descarries demeurent méconnues et oubliées. À cela, il faut ajouter, comme le souligne Marie-Thérèse Lefebvre, que ses œuvres ont rarement été jouées et jamais enregistrées sur disque. « Que penserait-on, conclue-t-elle,

d'un enseignement de la littérature ou des arts visuels qui ne reposerait que sur des titres, mais dont les livres et les tableaux auraient disparu? »

Fernand Harvey

Secrétaire de la Société des Dix

IN MEMORIAM



Mariette Montambault

1958-2013

Depuis le numéro 54 des *Cahiers des Dix*, le savoir-faire de Mariette a permis une présentation et une mise en page qui invitent à la lecture des textes grâce à la clarté, à l'équilibre des plans et au souci du détail. Les membres de la société retiendront sa générosité, sa disponibilité et la rigueur avec laquelle elle a donné vie aux *Cahiers*.

Mariette a eu un parcours professionnel qui a sans cesse modelé et nourri son expertise : tout d'abord au ministère des Affaires culturelles à l'édition des *Cahiers du patrimoine*, par la suite à l'Institut québécois de recherche sur la culture et, enfin, aux Presses de l'Université Laval.

Nous la remercions d'avoir fait bénéficier les Dix de cette riche expérience pendant quatorze ans.

Fernand Harvey

Secrétaire de la Société des Dix